

commandant en chef ne peut s'empêcher de dire à son entourage qu'il est tranquilisé sur cette partie de ses positions, qu'elle est en bonnes mains.

Cependant, malgré la résistance héroïque qu'il ne cessait d'opposer, la situation du prince devenait de plus en plus critique ; tous les corps avaient eu des pertes énormes, et un grand nombre de ses canons, faute d'artilleurs sabrés sur leurs pièces, ne pouvait plus être d'aucune utilité ; la moitié de ses troupes couvrait le champ de bataille ou s'était débandée. Ce fut dans cette situation que Napoléon, entre sept heures et sept heures et demie du soir, tenta un dernier effort ; Ney qui dans cette journée avait eu quatre chevaux tués sous lui, amena vers les hauteurs 4 bataillons de la jeune garde, suivis de tout ce que Napoléon pouvait lui donner de cavalerie ; les divisions de d'Erlon et de Reille recommencent aussi leur attaque ; et en même temps 62 pièces de canon s'établissent près de la Haye-Sainte, pour ébranler par la mitraille et les boulets les bataillons du prince d'Orange. Six bataillons de la Vieille-Garde sont placés en réserve, pour pénétrer comme un coin de fer au milieu des positions ennemies ébranlées et renverser tout de qui se trouve devant eux. Les troupes françaises qui occupent la Haye-Sainte, renouvellent aussi leur attaque, et d'une distance de cent et de cent cinquante pas, une batterie accable sous la mitraille les deux carrés de la brigade de Kielmansegge, qui éprouvent des pertes formidables. En même temps des essaims innombrables de tirailleurs enveloppent les Anglais ; derrière eux les cuirassiers se préparent à une nouvelle attaque, les Français gagnent visiblement du terrain, et quelques bataillons de d'Erlon et de Reille ont déjà même pénétré au milieu des carrés anglais. Le prince d'Orange lui-même conduit contre eux un bataillon de Nassoviens ; il est forcé de se replier. Exhortant alors de la voix et du geste la première brigade de la cavalerie légère néerlandaise, puis un bataillon anglais, il se dirige tout seul à travers la grêle de balles et de boulets vers les deux autres bataillons de Nassoviens ; il se met à leur tête, pour attaquer les batteries ennemies, quand, arrivé à quarante pas des Français, il a le bras percé par une balle à la naissance de l'épaule. Il tombe, perdant connaissance.

Ce fut au moment du danger le plus imminent que tomba ainsi le vaillant général à qui sa défense admirable a valu le surnom de *héros de Waterloo*, au moment où les assauts furieux de la vieille garde allaient culbuter les derniers carrés anglais ; mais ce fut aussi au même moment où Blücher apparut sur le champ de bataille, procurant à Wellington la victoire la plus complète. Le prince d'Orange malheureusement qui l'avait préparée déjà à Quatre-Bras et qui seul l'avait rendue possible par sa résistance acharnée au Mont St. Jean, ne put en être témoin. Soutenu par ses aides-de-camp, défendu par quelques soldats hannovriens qui le couvraient de leurs corps, il fut conduit à Mont St. Jean d'où on le porta à Waterloo, au quartier-général de Wellington, couché sur le battant d'une porte. Le général van Reede le rencontre ; s'apercevant que le prince rouvre les yeux, il lui demande où il est blessé : „Nous n'avons pas perdu un pied de terrain“, est la réponse. Il put pourtant se soulever déjà pendant le transport ; il profita de ce recouvrement de forces pour engager plusieurs personnes qui avaient quitté le champ de bataille, à s'y rendre de nouveau.

L'examen de la blessure, pansée à Waterloo, donna un résultat très-satisfaisant, car, quoique la balle eût percé tout le bras, la nature de la blessure jointe au corps robuste du prince donnait l'espoir d'une prompte